

et cette ambition. C'est lui qui, dans le cheval de chasse, en Angleterre, comme dans le cheval de guerre, en Arabie, entraîne vers les obstacles et le but, ce corps dont il est le principe vivifiant et la force.

Sur l'hippodrome, comme dans toutes les occasions de luttes, c'est lui qui excite l'enthousiasme et soutient le jeu ardent, la vive action des muscles, les fonctions circulatoires, respiratoires, de tous les organes de la vie ; c'est lui qui rend grand le cheval petit, qui fait la beauté et la distinction, la puissance et la durée. Le *sang* se traduit au dehors ; il est dans les yeux, dans les naseaux, dans les oreilles, dans la transparence de l'enveloppe, dans le fréuissement énergique de toutes les fibres, dans le port de la queue, partout ; tout indique en effet la prédominance de l'esprit sur la matière.

Le cheval arabe étant le prototype de la race chevaline, est en même temps celui du cheval de *sang*. Le cheval arabe de la race Kobi est la plus haute expression de ce qu'on entend par beau et bon cheval ; correction des lignes, parfaite élégance des formes et des indices de puissance qu'on ne rencontre chez aucune autre race de l'Orient. Il est petit, c'est son côté faible ; "Mais, dit Gayot, quelle vitalité, quelle énergie dans cette nature un peu concentrée ? Quelle harmonie entre l'arrière et l'avant main ! La première est pour les mouvements généraux un ressort plein de souplesse et de force et les parties antérieures reçoivent par une tige vertébrale d'une direction irréprochable l'impulsion à laquelle elles obéissent avec la plus grande facilité." Il en résulte pour l'ensemble une aisance de mouvement, une grâce, une légèreté toute exceptionnelles.

La plus ancienne et la plus célèbre émanation de la race arabe qui a été acclimatée à toutes les exigences de l'Europe, a été recueillie en Angleterre d'où elles se répand dans tous les pays du monde pour y porter, quand elle est judicieusement reproduite et employée, tout le bénéfice inhérent à la pureté du *sang* et à l'ancienneté de la race.

Tel est le cheval pur sang anglais, de descendance directe et sans mélange du cheval noble d'Orient.

Le cheval de pur sang anglais, c'est donc le cheval noble arabe, mais modifié dans sa forme, devenu par conséquent plus apte à l'amélioration des différentes populations chevalines du monde, aux exigences de tous les services tels qu'ils ressortent de notre état de civilisation. Et il est resté si entier qu'il peut être reproduit partout le même.

Ainsi, en langage hippique, un cheval a plus ou moins de sang selon qu'il se rapproche le plus, en toutes manières quelconques, du cheval père, le cheval arabe, ou de ce même cheval modifié, le cheval anglais de pur sang.

Il y a cependant des chevaux arabes qui sont loin, bien loin de posséder toutes les qualités du *sang*. De même qu'il y a un très grand nombre de chevaux de pur sang anglais qui pèchent considérablement de la même façon.

L'amour des courses rapides a amené une telle modification des formes de ce cheval qu'il constitue maintenant plutôt une spécialité qu'un type du cheval parfait. On a trop sacrifié l'étoffe à la vitesse. On l'a éminci étiré, grandi au point qu'il ressemble maintenant beaucoup trop au lévrier.

Néanmoins c'est toujours le seul cheval auquel nous puissions recourir pour améliorer nos races chevalines, car l'Arabe est trop petit pour répondre aux exigences des temps actuels. Mais il faut doser le sang avec grande précaution et surtout veiller à ce que les accouplements soient judicieux.

En France on a essayé de former des races ou plutôt des sous-races de demi-sang qui réuniraient les qualités du cheval anglais et celles d'une race indigène. C'est surtout en Normandie, et dans les Pyrénées, que ces efforts ont été faits.

D'une haute stature et corpulents, les chevaux Normands manquaient d'énergie et de véritable force vitale ; c'est en lui infusant du pur sang qu'on en a fait ce qu'ils sont maintenant,

c'est-à-dire des chevaux à toutes fins. Le petit est bon cheval de selle, le moyen un cheval de chasse ou de carrosse un peu léger ; le grand fait un superbe carrossier.

Se reproduit-il toujours le même ?

Voilà la question ! Question à laquelle je ne puis répondre ni affirmativement ni négativement, d'après mes connaissances pratiques de la race.

Cependant si je consulte, les *pedigrees* des Normands de la compagnie du Haras dont l'hon. M. Beaubien est président, je puis dire en toute sûreté que ces chevaux possèdent assez de *sang* pour transmettre au moins à leur première génération les qualités qui les distinguent. J. A. COUTURE.

*Cercle agricole de Saint-François de Sales.* — Mai, 1890. — (1)

(1) Nous regrettons beaucoup le retard apporté à la publication de ce rapport qui a fait fausse route.

M. le vice-président D Oumet ouvre la séance et dit qu'il est heureux de la formation du cercle. La réunion des principaux cultivateurs de la paroisse pour discuter leurs intérêts agricoles ne doit amener que d'heureux résultats. M O E. Dalaire est prié de soumettre un sujet de discussion et d'agir comme secrétaire.

M. le secrétaire — Je dois vous féliciter et vous remercier, messieurs, de vous être réunis en aussi grand nombre et surtout de n'avoir pas désespéré, je vous arrive un peu tard, (9 hrs. du soir) et par un temps affreux, mais je n'ai pas voulu rompre votre conférence. Quant au sujet de discussion, messieurs, veuillez bien le choisir vous-mêmes : je me permettrai cependant de vous dire qu'il ressort de la discussion dans les différents cercles que je visite, que la culture des grains ne paie guère, aujourd'hui on compte en général sur la production du beurre ou du fromage. Comme nous le fait remarquer M. Barnard, dont je vous ai déjà parlé, le foin ne nous offre plus un marché aussi avantageux, au moins aussi certain. Le blé bien cultivé, comme vous avez dû le lire dans le numéro d'avril conservera dans la province de Québec, au moins un million de piastres les grains et graines que nous achetons des autres provinces et à l'étranger nous enlevons aussi au moins un demi million ; c'est autant d'argent que nous devrions conserver en produisant nos grains de semences nous-mêmes : enfin, dans les années difficiles que nous traversons, il est de bonne politique de déboursier le moins possible puisque nos marchés sont restreints. Cependant je remarque que les cultivateurs qui font de l'argent sont, en général, ceux qui sont très actifs et qui ont toujours quelque chose à vendre en tout temps de l'année.

M J B Chartrand — Nous n'avons pas de beurrerie ici, est-il préférable d'avoir une beurrerie ou une fromagerie ?

M. Theoret. — Je préférerais la beurrerie ; on doit faire à peu près autant d'argent avec du bon beurre qu'avec le fromage, et nous aurions en plus le lait de beurrerie pour les engrais, les jeunes animaux, etc.

M Généreux Gascon — Quant au beurre, il est peut-être aussi avantageux de le faire chez soi. On le vend quelque fois plus cher même, en se faisant de bonnes pratiques. Ayons soin de nos vaches et gardons moins de chevaux.

Oui, quelquefois, mais par exception, pour du bon beurre tout à fait supérieur ; mais celui-là est bien trop rare !

E. A. B.

M. le Secrétaire. — La beurrerie ou la fromagerie conviennent mieux à la généralité des cultivateurs. J'ai trouvé des cultivateurs, peut-être un ou deux par paroisse, qui font plus d'argent en faisant le beurre chez eux ; mais pour un qui réussit, combien y perdent beaucoup d'argent ; combien nourrissent leurs vaches à l'année sans en retirer de profit. Et d'ailleurs si on se rend compte de tout, on doit compter son temps, ses dépenses de voyages, les travaux que l'on aurait faits en s'occupant à autre chose, etc., on trouvera qu'il y a grand profit à encourager une bonne beurrerie. Les instruments aratoires et les beurreries épargnent beaucoup de temps chez le cultivateur, et ce temps doit être employé à quelque chose de profitable. Tous les bons cultivateurs s'accordent à dire que pour réussir, il faut travailler 365 jours par année. Et que tous les membres de la famille doivent aussi travailler, chacun dans la mesure de ses forces. Les enfants, sous la direction d'une bonne ménagère, peuvent s'occuper de la basse-cour ; les plus vieux peuvent tenir compte des revenus qui peuvent se monter à plusieurs centaines de piastres, pour la basse-cour seulement, comme j'en ai eu la preuve.

M. le Président. — Je crois qu'il est préférable, en fin de compte, de dépenser tous les produits de la terre sur la ferme, surtout pour nous qui ne pouvons aller à la ville sans dépenses et pertes de temps. Il faut avoir d'excellents pâturages, etc.